Le coq du village

Autor(en): **Gaillard, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 9

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-223803

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE COQ DU VILLAGE

HE ! hé ! il porte beau, le mâtin ! Ce n'est pas étonnant qu'il fasse des conquêtes ! remarque *in petto* Jean-François en voyant son fils Léon étrenner un nouveau complet sortant des mains du bon-faiseur. Il ne lui manque que le panache !

— Pas même. Regardez cette tignasse quelque peu rebelle, plus touffue que la reine des perruques, qui casque sa tête mieux qu'un képi, qu'un panama ou qu'un vulgaire melon: cela vaut bien la crête double du plus beau des coqs. Avec ça, pas besoin d'autre coiffure, d'où économie avec meilleure hygiène du cuir chevelu. Il ne réduit cette épaisse toison que lorsque le service militaire le réclame. Il ne se bichonne pas, non ; ses doigts lui suffisent comme peigne ; un coup à droite, un autre à gauche pour redresser des mèches folâtres, et c'est tout; ses cheveux sont du crin plus que de la filasse et il n'a pas besoin du coup de tête de certains snobs pour relever une chevelure en saule pleureur.

Il est bien taillé, bien campé, le beau Léon ; ni gras ni maigre, le travail de la terre lui maintient les reins cambrés, les épaules égales, des biceps de boxeur et des jarrets si bien d'aplomb que l'équitation n'a pu les rendre cagneux. L'équitation ! eh oui! Il a sa monture, il est dragon, porte même les galons de maréchal des logis, ce dont il n'est pas peu fier et ce qui lui vaut, vous le devinez, une part de ses succès auprès des demoiselles, gentes villageoises.

Image-t-on un coq de village qui ne soit pas cavalier ? La cavalerie, mieux encore que l'artillerie, confère une espèce de noblesse qui, à défaut de titres, a du moins de l'allure et même du pompon. Dragon est un titre qu'on conserve jusqu'à la mort; on s'en fait une auréole, un passe-partout, un accroche-cœurs; il vous confère un certain prestige, lors même que vous ne faites rien pour le mériter.

Ajoutez que notre Léon est le fils à papa, une grosse courtine de l'endroit, qu'il a par conséquent du foin dans ses bottes, qu'il héritera d'un portefeuille d'actions solides et d'obligations garanties; qu'il habite une belle « carrée » flanquée d'une grange et d'une écurie modèles; qu'il est fils unique et l'aîné de deux sœurs, ses premières admiratrices.

Il a tous les atouts et il le sait; le petit air souriant qui joue sur ses lèvres à la mode du jour, le dit sans conteste ; ses dents saines, régulières, qu'il découvre volontiers, par coquetterie, sont celles d'un jeune loup prêt à croquer les agnelles timides et ingénues autant que confiantes.

Sans être un Adonis, il n'est pas mal, le gaillard, et il se plaît au milieu d'un cercle féminin. Il aime avoir sa cour et il trône sans morgue, sans pédanterie, gai, taquin, lutin faisant de l'esprit à gros sel. Il se croit irrésistible et se permet certaines licences accueillies par de petits cris effarouchés, par des minauderies ou des gloussements de satisfaction. Il se fait paterne avec les timides, donjuanesque avec les récalcitrantes, et son titre de président de la Société de jeunesse, joint à son panache de dragon, lui octroie des droits qu'il n'a garde de négliger. Si le président n'est pas directeur de consciences, il est directeur de bal, de jeux, conducteur de quadrilles et de cotillons, responsable de la conduite de son troupeau de jouvenceaux et de jouvencelles.

Comme il est « bon enfant », au fond, bon camarade, liant, coulant, verbeux, c'est vrai, mais sans ironie et sans méchanceté, il n'a pas de jaloux déclarés et irréductibles. On lui pardonne volontiers son plumet et on rit de sa faconde. Et l'on sourit aussi d'étonnement et même de satisfaction quand le coq reçoit une de ces leçons qui lui font rentrer dans la gorge ses coquericos enflés de trop de fatuité, abattent de sa superbe en le déplumant de ses plus belles rémiges. Eh ! oui, il arrive qu'une jeunesse ne s'en laisse pas imposer, qu'elle ne baie pas en sa présence et, d'une parole nette et tranchante, d'un geste prompt sans équivoque, le rappelle à plus de retenue et surtout de respect. Le coq baisse la tête, enregistre, encaisse, selon l'expression familière, sans réplique, quitte, plus tard, à demander miséricorde. Encore quelques leçons et les éducatrices auront bien mérité de la société.

A. Gaillard.

Bon petit cœur. — Bob, âgé de cinq ans, est malade, mais il est impossible de lui faire prendre sa médecine, la mère a beau insister, prier, supplier, rien n'y fait. Alors, la maman pose la tasse, s'assied et se place les mains sur les yeux comme si elle pleurait. Au bout d'un instant, Bob n'y tient plus.

— Qu'as-tu, mère chérie? dit-il.

— Je suis bien malheureuse, dit la maman, d'avoir un petit garçon qui refuse de prendre son huile de foie de morue

Bob, ému, s'assied sur son lit et, gravement, déclare :

— Ne te fait pas de mauvais sang, va, papa va rentrer bientôt et je suis sûr qu'il l'avalera pour te faire plaisir.

UNE FAMEUSE RENTREE

SUR le coup de minuit, onctueux et somnolent, le patron de l'établissement vint prévenir Jordan et Bolomey, les derniers consommateurs de la Taverne, que ce sympathique café allait fermer.

Timidement, il tendit aux deux amis la note : une fondue, plusieurs cafés-liqueurs, quelques bouteilles, soit plus d'une quinzaine de francs et des centimes.

Comme il est d'usage en pareil cas entre gens qui se connaissent et qui s'estiment, surtout quand l'un des deux occupe une très haute position, chacun amicalement, résolument, revendiquèrent l'honneur de régler l'addition.

— Allons ! pas de blague, fit Jordan, brandissant un beau billet bleu, allons, vieux, c'est moi qui règle çà.

— Jamais de la vie ! c'est moi !...

— Ah ! ça, non ! Je ne le permettrai pas...

— Ni moi non plus !

Furieux, élevant la voix, le brave petit Jordan finit par dire, d'une voix doucereuse :

— Allons, je te forcerai bien à être raisonnable, demain quand tu seras plus calme, je te rendrai la pareille...

— Ta, ta, ta, coupa court Bolomey.

— Eh ! bien, maintenant nous allons sortir et tu me feras le plaisir de partager encore une bouteille à la maison. Ma femme est charmante, elle nous préparera un bon petit repas, tu verras!

L'invite tombait à pic, car entre pareils amis, il semblait impossible de se séparer ainsi. Du reste, l'heure ne compte pas pour eux.

— Et puis tu sais, Bolomey, du moment que tu m'invites, il serait impoli de te refuser.

Bras dessus, bras dessous, les deux amis s'éloignèrent dans les rues noires et désertes. A un moment, Bolomey s'arrête :

— Mais, nom d'un petit bonhomme, il fait un froid de loup et tu n'as pas même un pardessus. Tu es frileux, tu vas sûrement attraper la grippe, prend mon pardessus.

Malgré les protestations de Jordan, il lui passa son pardessus et l'emmitouffla de son foulard. Emu d'une sollicitude si touchante, Jordan se laissa habiller et bafouilla des excuses attendrissantes. Jamais il n'avait eu un ami aussi dévoué, il faudrait aller loin pour en trouver un aussi prévenant.

— T'occupe pas de ça, trancha Bolomey, tu es mon bon copain et pour un bon copain aucun sacrifice ne compte.

Trébuchant quelque peu sous l'effet des nombreux petits verres de kirsch, nos deux compères arrivèrent à la porte de l'imemuble où habitait Bolomey.

— C'est au troisième, la porte en face, tu n'as qu'à empoigner la rampe, je te suis, là, tu y es.

— Attends ! je cherche une allumette pour saisir cette rampe. C'est un four ton escalier.

Enfin, après avoir trouvé la bonne direction, nos deux hommes commencèrent lentement l'ascension des trois étages. Arrivé à l'étage, ils firent un peu de bruit pour chercher la clé. La porte souvrit brusquement. la lumière crue aveugla nos deux noctambules et une voix qui n'avait rien d'accueillant :

— Ah ! te voilà, enfin, misérable.

Et en même temps, d'une poigne de gendarme, elle secoua le pauvre Jordan qui n'y comprenait rien. Il trébucha et se trouva sans qu'il ne sût jamais comment à l'étage inférieur. Il se releva et s'éclipsa sans attendre le reste de l'explication. Sa dégringolade s'effectua au mieux, sans casse, ni trop de bosses.

— Oui, oui, sauve-toi si tu veux, ce n'est pas moi qui courrai te chercher, lui cria madame Bolomey, avant de rentrer chez elle. Puis elle ferma sa porte à double tour.

Et pendant ce temps, notre ami Bolomey s'était glissé sournoisement jusqu'au lit conjugal, après s'être déshabillé en quatrième vitesse et heureux d'avoir évité la chaleureuse réception, il fit le dormeur innocent...

En apercevant son mari si douillettement enfoncé dans les draps, madame Bolomey ne sut jamais si elle avait rêvé !

Oui.

UN ENFANT MARTYR

TOTO, huit ans, s'est enfui du domicile maternel. Il a erré pendant un jour pour venir finalement s'échouer entre les bras souçonneux de deux agents de la force publique. Les représentants de la loi ont conduit au poste le plus proche le hirsute petit vagabond.

— Où demeures-tu ? lui demande le brigadier.

— Je ne sais pas, marmotte Toto, hermétique et larmoyant.

— Comment, tu ne sais pas ? Alors, tu ne connais pas ta mère ?

— Si fait, que je la connais, sanglote Toto. Je la connais très bien. Et même trop bien.

— En ce cas, dis-nous son domicile.

— Jamais de la vie ! Pour que vous m'y rameniez.

— Alors, quoi ? C'est donc qu'elle te donne des coups ?

— Non. Mais elle fait bien pis: elle me peigne.

ON VA IMPOSER LES CIGARETTES

Fumeurs de pipe ou de mégot,
Oh! mes frères en Nicotine,
L'Etat pour grossir son magot
Va taxer nos herbes divines
Vraiment l'Etat nous enquiquine...
Echappant au régime sec
Aujourd'hui, paraît-il, pas mèche
D'échapper au régime sèche...
Musy veut nous fermer le bec !
Que nous réserve encor l'Etat ?
Puisqu'aussi bien il nous détrousse,
S'attaquant d'abord à nos bourses,
Nous passant, ensuite à tabac...
Avisons avant qu'il lui prenne
Le désir de tous nous taxer :
Vous, un sou par kilo de penne,
Et moi, trois sous tout désossé.
L'Etat, c'est nous, bien entendu.
On se le dit avec délices :
Mais si l'on fait payer nos vices
Que rapporterons nos vertus ?
On nous répond : Pas d'assurance
Sans un impôt sur les tabacs
Il faut augmenter nos finances!
Fumeurs : Ne soyez pas ingrats !
Oui, mais comme on casse sa pipe,
Très vite étant fumeur de bouts
N'est-ce pas injuste en principe
Que les vieillards recourent à nous.
Amis du bout tourné; fumeurs
De Crapulos ou de Havane
Vous tous les fumeurs de Lausanne
Déployez-vous en torailleurs.
Armés jusques aux dents, sur Berne
Marchez, car il est temps encor
Et sur vos pipes morgenstennes,
Tirez tous de plus en plus fort...
Assez longtemps, vrais pacifistes,
Aucun d'entre nous n'a jamais
Fumé jusqu'à présent, j'insiste
Que le doux calumet de la paix.
Fumons le calumet de guerre
Puisqu'on en veut à nos tigeons